



« Ce qui m'intéresse, c'est de filmer des gens en train de mettre leur pensée et leur volonté en mouvement. »



Tout ce qu'il me reste de la révolution de Judith Davis

ENTRETIEN AVEC LA RÉALISATRICE

Le film est-il né du spectacle que vous avez créé en 2008 avec votre troupe L'Avantage du doute ?

Même si la plupart des acteurs sont communs aux deux, *Tout ce qu'il me reste de la révolution* n'est pas une adaptation du spectacle, mais il en prolonge l'esprit. Avec la compagnie, nous aimons nous emparer de sujets au croisement de sujets personnels et de sujets de société. *Tout ce qu'il nous reste de la révolution*, c'est Simon... était notre premier spectacle, un geste inaugural pour une compagnie préoccupée par la notion d'engagement. Nous étions partis de la réalité de cette troupe, constituée de gens de générations et de parcours différents, et un trait s'était tiré entre l'héritage des luttes des années 1960-70 et le « que faire ? » d'aujourd'hui. Le spectacle était aussi le résultat d'un méticuleux travail d'enquête pour s'échapper de l'histoire officielle et raconter une histoire plus intime. Pourtant, ayant grandi dans une famille militante, avec une vraie culture de gauche, j'étais très réticente à parler de cette époque, de 1968 et de son folklore. Tout s'est libéré quand j'ai compris que je pouvais me saisir de ce ras-le-bol. Après le spectacle, j'ai réalisé ne pas en avoir fini avec cette histoire.

Pourquoi faire de ce personnage principal une urbaniste ?

J'ai failli moi-même faire des études d'urbanisme, « pour avoir des idées pour améliorer le quotidien des gens et les appliquer concrètement dans la réalité ». Cette réflexion un peu naïve d'Angèle au début du film a été la mienne à l'adolescence. J'ai pris un autre chemin, mais cet intérêt pour la ville est resté en moi. J'ai grandi sur les boulevards des Maréchaux et je trouve que c'est un endroit intéressant, plus tout à fait Paris, pas encore la banlieue. L'histoire urbanistique de Paris, c'est l'histoire de ses luttes. Elle me passionne et je trouvais important d'inscrire mes questionnements politiques dans le concret de nos paysages. La plupart des idées présentes dans le film, comme celle de la rue reliant la ville et la banlieue, je les ai empruntées à Éric Hazan.

Si la question de l'engagement et du politique sous-tend le film, cela reste une comédie sur l'époque. Vous teniez à réaliser un film drôle ?

La pulsion de départ du film est mon interrogation sur la manière dont on vit dans le monde d'aujourd'hui et sur la possibilité de se réunir pour essayer de faire des choses ensemble.

Une réflexion qui peut vite devenir un peu lyrique et déprimante ! D'autant que le constat que je dresse de mon époque n'est ni complaisant ni positif. Pour pouvoir me confronter au réel de la manière la plus franche possible, j'ai senti le besoin de passer un pacte avec le spectateur. En passer par la comédie, c'est aussi un geste politique.

Tous les personnages semblent un peu perdus, en transition...

Quand j'ai décidé de parler des problèmes d'aujourd'hui, j'ai perçu que les fronts étaient trop nombreux pour les aborder tous. J'ai fait le choix de parler du travail, du langage, du poids du management... Le quotidien est à mon sens source d'une grande douleur, souvent silencieuse car il est difficile de la nommer, mais que beaucoup de gens vivent. On fait face à des dilemmes épuisants. Nous passons notre temps à nous demander : comment faire ? Qu'est-ce que je veux faire et qu'est-ce que je peux faire ? Nous allons tous dans le même mur, aussi bien une personnalité comme Angèle, qui est tellement à fond que son engagement en devient maladroit, que le beau-frère Stéphane, qui ne se rend pas compte qu'il est en train de devenir fou.

Malgré les sujets graves qu'il évoque, le film garde une dimension très *feel good*, avec un rythme enlevé ?

Il n'y a aucune raison pour laisser l'humour ou la joie à la bêtise. En revanche, j'ai beaucoup travaillé pour que le film ne se réfugie jamais dans une ironie facile. J'ai cherché à faire rire sans jamais me moquer de mes personnages et sans devenir cynique.

Dans son histoire naissante avec Saïd, Angèle est tout en retenue, elle ne se livre pas, comme si l'engagement ne pouvait être pour elle que politique.

Angèle est une héritière. En ce sens, elle est légèrement anachronique. Elle porte en elle l'engagement politique de ses parents comme si elle était encore dans l'ordre du monde des années 1970. Elle vit cet engagement autant comme un fantasme – cette fameuse « époque » que ma génération n'a pas vécue – que comme une croyance : « l'intime est dérisoire face à l'action publique et citoyenne, il est nécessairement individualiste et donc suspect ». En ce sens, elle reproduit exactement le parcours de sa mère, avec cette question essentielle : « qu'est-ce qu'on fait du refus de la famille comme valeur bourgeoise quand on construit une famille ? ». C'est un dilemme qui me touche personnellement beaucoup. Le trajet d'Angèle est de parvenir à mélanger les différentes échelles de la vie sans avoir

la sensation de trahir. Car pour elle, et c'est aussi ma sensation, le privé est aussi politique.

Vous montrez la génération de 1968 comme une génération dans l'ombre de laquelle il est difficile de vivre ?

Angèle est divisée au début du film entre son admiration pour son père et ses fantasmes sur ce qu'il a vécu en 68, et l'exaspération qu'elle éprouve vis-à-vis de son patron qui se pique d'avoir des valeurs de gauche, mais qui la vire sans ménagement et se préoccupe avant tout de son petit confort. Mai 68 cristallise un héritage complexe, à la fois intime et politique. D'un côté, la parole officielle de 68 est souvent insupportable, car elle ne tolère pas la contradiction, et peut devenir autoritaire et sourde ; d'un autre côté, je sens bien que remuer la question de la transmission politique avec ses propres parents est souvent compliqué. Sûrement parce qu'il s'agit d'un rendez-vous raté dont ils ne feront jamais le deuil. Ça rend le sujet épineux. Mais ce n'est pas un film sur 68, je constate simplement que le totem est toujours brandi à la moindre occasion.

C'est un film de troupe où chaque personnage a sa scène, une manière d'insister sur l'importance du collectif dans la forme même du film ?

Absolument. L'idée n'était pas de raconter un seul destin, mais il fallait

tout de même un point de vue. J'ai choisi celui d'Angèle. Mais ce n'était pas une raison pour laisser de côté la dimension mosaïque du film. Les scènes du groupe de paroles qui rythment le film et qui sont aussi des moments de réflexion sur « ce qu'il nous reste de la révolution » sont fondamentales pour moi. Dans ces scènes du collectif militant, la parole pourrait sembler s'épuiser, mais ils soulèvent pourtant ensemble des choses très justes. Le groupe de parole est le cœur du film, il est inspiré de certaines réunions de mon collectif de théâtre, mais aussi de rassemblements citoyens auxquels j'ai pu assister. C'est l'expression directe du propos central du film : comment des « je », aujourd'hui, fabriquent ou non du « nous », en se réappropriant la parole et les mots confisqués. J'espère que ces scènes ne seront pas perçues comme uniquement dérisoires. C'est ici encore l'humour et le décalage qui, selon moi, permettent de détendre l'écoute du spectateur. J'ai ainsi favorisé les plans séquences. Je souhaitais amplifier la sensation de prise directe afin que l'on puisse se dire « cela existe ». Toutes les séquences étaient très écrites et nous avons même répété, mais je souhaitais un dispositif de tournage qui permette la vie, le chevauchement, l'improvisation et les mots très singuliers de chacun. Le tout en gardant un cap commun très solide. ●

Tout ce qu'il me reste de la révolution

SYNOPSIS



© UFO distribution

En salles à partir
du 6 février 2019

France
2018 – 1 h 28

Réalisation
Judith Davis

Scénario & dialogues
Judith Davis
Cécile Vargaftig

Avec
Judith Davis
Malik Zidi
Claire Dumas
Mélanie Bestel
Nadir Legrand
Simon Bakhouché
Avec la participation
de Mireille Perrier

Image
Emilie Noblet

Son
Jean-Barthélémy Velay
Antoine Dahan
Aymeric Dupas

Montage
Clémence Carré

Musique
Julien Omé
Boris Boubli

Producteurs
Marine Arrighi de Casanova
Patrick Sobelman

Production
AQAT Films & Cie
APSARA Films

Distribution
www.ufo-distribution.com



Angèle avait 8 ans quand s'ouvrait le premier McDonald's de Berlin-Est... Depuis, elle se bat contre la malédiction de sa génération : être né « trop tard », à l'heure de la déprime politique mondiale. Elle vient d'une famille de militants. En colère, déterminée, Angèle s'applique autant à essayer de changer le monde qu'à fuir les rencontres amoureuses. Que lui reste-t-il de la révolution, de ses transmissions, de ses rendez-vous ratés et de ses espoirs à construire ? Tantôt Don Quichotte, tantôt Bridget Jones, Angèle tente de trouver un équilibre...



© Christophe Brachet

Judith
Davis

Alors qu'elle termine ses études de philosophie, Judith Davis rencontre comme spectatrice le collectif d'acteurs flamand Tg STAN. Elle change de vie, se forme à l'école de théâtre et rejoint Tg STAN pour un stage et deux spectacles *L'Avantage du doute*, et *Nusch*. Elle tourne assez vite pour le cinéma et collabore au théâtre avec l'artiste portugais Tiago Rodrigues et le québécois Mani Soleymanlou. Très tôt, elle co-crée sa propre compagnie de théâtre, le collectif « L'Avantage du doute », avec Claire Dumas, Mélanie Bestel, Nadir Legrand et Simon Bakhouché, tous rencontrés dans le spectacle du même nom. Depuis 2008, ils écrivent, jouent et mettent en scène collectivement. C'est au théâtre de la Bastille, leur partenaire historique, qu'ils créent leur premier spectacle *Tout ce qu'il nous reste de la révolution, c'est Simon...* Dans cette dynamique Judith Davis décide d'écrire son film. *Tout ce qu'il me reste de la révolution* a remporté le Prix du Jury au Festival du Film Francophone d'Angoulême 2018.

Ce document
vous est offert par
votre salle et l'AFCAE

AFCAE

ASSOCIATION FRANÇAISE DES
CINÉMAS ART & ESSAI

Créée en 1955 par des directeurs de salles et des critiques, et soutenue par André Malraux, l'Association Française des Cinémas Art et Essai (AFCAE) fédère aujourd'hui un réseau de cinémas Art et Essai indépendants, implantés partout en France, des plus grandes villes aux zones rurales. Comptant à ses débuts 5 salles adhérentes, elle regroupe, en 2018, 1 150 établissements représentant près de 2 400 écrans. Ces cinémas démontrent, quotidiennement, par leurs choix éditoriaux en faveur des films d'auteur et par la spécificité des animations et événements proposés que la salle demeure, non seulement le lieu essentiel pour la découverte des œuvres cinématographiques, mais aussi un espace de convivialité, de partage et de réflexion.

À travers le Groupe *Actions Promotion* de l'AFCAE, qui réunit des représentants des cinémas de toutes les régions, les salles Art et Essai soutiennent des films pour :

- favoriser la diffusion et la circulation des œuvres cinématographiques dans toute leur diversité;
- découvrir et accompagner de jeunes auteurs;
- suivre la carrière de cinéastes et auteurs reconnus.

**Association Française
des Cinémas Art et Essai**
12 rue Vauvenargues – 75018 Paris
T 01 56 33 13 20

www.art-et-essai.org

Avec le concours du
 **centre national
du cinéma et de
l'image animée**

© AFCAE – Design graphique : Voiture14.com – Impression : Advence